

## Petite revue de philosophie

# Nécessité d'un nouvel héroïsme La lâcheté du grand nombre tient chacun en otage

Paul Chamberland

---

Volume 3, numéro 2, printemps 1982

COLLOQUE : comment être révolutionnaire, aujourd'hui ? Sélections de communications

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1105603ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1105603ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

0709-4469 (imprimé)

2817-3295 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Chamberland, P. (1982). Nécessité d'un nouvel héroïsme : la lâcheté du grand nombre tient chacun en otage. *Petite revue de philosophie*, 3(2), 23–35.  
<https://doi.org/10.7202/1105603ar>

**Nécessité d'un nouvel héroïsme**  
**(La lâcheté du grand nombre**  
**tient chacun en otage)**

Paul Chamberland

*Écrivain*

«Il est entendu que nous vivons actuellement dans un profond désordre moral.»

Georges Bataille

«Do you know the warm progress under the stars?  
Do you know we exist?  
Have you forgotten the keys to the Kingdom?  
Have you been borne yet & are you alive?»

Jim Morrison

«Le parti le plus fort se reconnaît à sa potentialité de mort, sa faculté plus ou moins grande de l'administrer.»

Marguerite Duras

*L'été 80*

«L'infatigable méditation devrait se pencher uniquement sur l'approfondissement de ce donné que nous sommes... ces objets simplement évidents où se penser soi-même équivaut à: devenir soi-même, accéder à soi-même.»

Ernest Bloch

On ne peut pas, on ne peut plus être révolutionnaire aujourd'hui. Il n'y a plus moyen de "faire la révolution". Ou encore, l'ère des révolutions est close.

La question vient d'être modifiée. Pourtant, je n'arrive pas encore à voir comment la penser. Chose certaine, ce qui succéderait à la perspective révolutionnaire ne pourrait être qu'un mouvement d'envergure internationale, parce que nous sommes confrontés au fait de l'inextricable interdépendance de tous les peuples de la terre. L'objectif d'un tel mouvement serait donc l'unification de l'espèce humaine et le réaménagement de notre matrice terrestre. Il est possible de retracer quantité de phénomènes pour tirer de leur mise en corrélation le profil de ce mouvement, que j'ai le goût d'appeler l'Internationale des vivants. Je ne le ferai pas: d'autres aspects de la question ont retenu mon attention.

L'ère des révolutions est close. En disant cela, je prends le mot révolution à un contexte historique déterminé. J'évite d'en étirer la signification et d'en agrandir l'aire d'extension. Les détergents ne seront jamais révolutionnaires; parler de révolution «intérieure», ou «individuelle», c'est faire un abus de langage; et si l'ère spatiale, ou l'ère biocybernétique, change beaucoup de choses à la condition humaine, ce n'est pas en minimiser la portée que de leur refuser le qualificatif révolutionnaire. C'est de la révolution des militants que je parle; je m'en tiens à la notion historique, socio-politique et, à la rigueur, culturelle.

Quand je dis que l'ère des révolutions est close, je laisse entendre que les conditions ont changé qui avaient déterminé l'émergence des mouvements révolutionnaires. Ça a commencé, vous vous en souvenez, avec les Révolutions américaine (1776) et française (1789), ça a rebondi avec la Révolution soviétique (1917)

et ça s'est terminé, récemment avec la Révolution chinoise (1949) et le mouvement de décolonisation.

On objectera: mais tous ces territoires, tous ces peuples opprimés, cette majorité de «damnés de la terre»? Et le Salvador, la Pologne, le Kampuchéa, l'Afghanistan, les Palestiniens, etc.? À cela, une double réponse, mais d'abord une remarque. Bien entendu, la possibilité de révolutions locales n'est pas exclue. Seulement, ces éruptions ne sont plus significatives par rapport à l'ensemble planétaire. Voici maintenant la double réponse. En premier lieu, la Terreur cybernétique et nucléaire qu'imposent à l'humanité les grands empires antagonistes freine, de son «équilibre» dissuasif, freine de façon de plus en plus irréversible, bloque le mouvement révolutionnaire en ce qu'il aurait de décisif: son extension à l'échelle de la planète. L'acharnement désespéré du terrorisme européen n'est-il pas l'un des symptômes les plus voyants de la disparition du possible révolutionnaire? La deuxième réponse trouve dans la première son contexte. Nous voici aujourd'hui confrontés à la résolution certainement catastrophique d'une situation entièrement dominée par l'emprise des forces de mort, d'une colossale Thanatocratie à deux têtes. Et aucune force de vie ne peut, apparemment, y opposer un contre-poids sérieux. Face à l'issue catastrophique, le désespoir nous gagne, en même temps que s'exaspère en nous, sans profit semble-t-il, le désir d'une transformation certainement plus radicale que ce que nous avons connu jusqu'à présent sous le nom de révolutions.

Je ne vais pas à présent chercher avec vous quelles seraient, oui, les conditions, les fameuses

«conditions de possibilité» d'une éventuelle victoire de l'Internationale des vivants sur les forces de mort. Pourquoi? À cause du sentiment de l'*impossible*. Ce sentiment, je l'ai, et ne l'avez-vous pas aussi? Est-ce qu'on pourrait passer par-dessus comme on cherche à cacher une faute? Non. Il faut bien au contraire lui rendre en quelque sorte justice. L'interroger. Du moment que nous ne pouvons plus y échapper, c'est qu'alors il a déjà fait de sérieux ravages, dans la conscience de chacun, et qu'il paralyse toute tentative de concertation entre nous. De cela, je suis le témoin tous les jours. Je ne veux pas faire comme s'il n'existait pas. C'est une chute, c'est comme la tombée de la nuit, d'une nuit qui serait définitive. Ce que je vois surtout c'est qu'il peut conduire à la démission, à la lâcheté, au cynisme, à la dureté de coeur. Et cela, je ne le supporte pas, je ne le veux pas.

La question — d'urgence — c'est comment échapper à la contamination des forces de mort qui nous cernent de toutes parts, s'infiltrant dans l'intime, du moment que nous savons qu'elles compromettent tout le possible humain.

Nietzsche avait prévu, prévu avec une précision clinique, ce qu'il a retenu sous le terme de *nihilisme*, la «dissolution de toutes les valeurs». Savons-nous ce que cela veut dire? N'est-ce pas à une sorte d'affaissement de l'esprit, et du coeur, que nous allons? En tout cas, disant cela, je viens de faire pivoter la question du plan politique au plan éthique, auquel j'entends me tenir dorénavant.

Ce que je vous invite à reconnaître, à évaluer dans tous ses effets, c'est le vide «moral» qui résulte du

retrait de l'éthique révolutionnaire, retrait corrélatif, inévitablement, à la nature «objective» du possible révolutionnaire.

J'insiste, il ne s'agit pas que de problèmes spécifiquement politiques, mais du sens de nos vies, de ce que nous entendons décider face à l'emprise des forces de mort. Trouveront-elles, ou non, en nous, des complices vaincus par la tranquille désespérance, que même la mode a commencé à nous vendre. J'insiste parce que nos choix existentiels, en ce qu'ils avaient, il n'y a pas si longtemps, de tonique, de fécond, de combattif, avaient été en grande partie décidés sur fond d'adhésion à l'éthique révolutionnaire. Toute la morale «de gauche», en somme. Les valeurs de justice, d'égalité, de liberté — la conquête du possible humain. Le retrait de l'éthique révolutionnaire, que nous le voulions ou non, nous enlève ce qui nous faisait vivre tous les jours «un peu plus haut que le trou où l'espèce enterre ses morts». Nous sommes précipités dans le désarroi nihiliste.

Il y a eu retrait de l'éthique révolutionnaire. Cela veut dire la dérobade de son fondement. Il nous faut penser cela aussi. Ce fondement pourrait être représenté et formulé de bien des façons. Pour en parler, je devrai m'en tenir à ce que j'estime être l'essentiel. L'essentiel, c'est la foi qu'a eu l'homme moderne, en premier lieu européen, dès l'époque des Lumières, dans l'évolution de sa propre nature et de son propre groupe: l'humanité.

Je discerne à présent deux axes majeurs de cette foi. Le premier, c'est la confiance dans ce qu'on a appelé le «progrès illimité» des sciences, dans la capacité qu'aurait un jour l'anthrope de connaître et de

maîtriser intégralement les conditions naturelles et socio-historiques de son existence sur terre. Le deuxième axe, c'est la volonté d'émanciper l'anthrope, à la fois sur le plan individuel et sur le plan collectif, des contraintes qui proviennent de toutes les formes de domination et d'exploitation «de l'homme sur l'homme». Dans la mesure où il a fallu détruire brutalement des systèmes et des régimes qui s'opposaient à cette émancipation et que, par conséquent, des groupes, classes d'opprimés devaient combattre leurs oppresseurs, le courant évolutif a dû, pour s'accomplir, prendre la forme révolutionnaire.

La jonction de ces deux axes a été le plus rigoureusement opérée avec le marxisme-léninisme. Je ne développe pas davantage; tout cela n'est que rappel.

C'est aujourd'hui la réalité ambiante qui oppose un démenti massif à la foi évolutionniste. On a toutes ces menaces que fait peser sur l'humanité un mégapareil technoscientifique dont l'effet global échappe aux sociétés et qui est étroitement géré par une caste. Par ailleurs, les systèmes issus des mouvements révolutionnaires se sont transformés et immobilisés en écrasantes structures étatiques, impérialistes, qui aujourd'hui font courir à l'humanité le risque de sa propre disparition.

C'est là une vue sommaire. L'époque est sommaire qui va nous priver des bienfaits de la dernière grande religion de l'humanité. Il me faut bien tenir d'un seul coup d'oeil la perspective du courant moderne, évolutionniste: ce Titanic est en train de couler.

Ce qui sombre, sous nos yeux d'otages incroyables, c'est plus vaste que les seules conquêtes du mou-



vement révolutionnaire, c'est tout l'acquis civilisationnel que nous a tout de même valu la foi évolutionniste. Ce qui sombre, c'est l'espérance humaine. Ce qui monte, c'est la fatigue, l'abattement, et le goût de la mort comme d'une délivrance.

Après la «mort de Dieu», la «mort de l'homme». C'est le même événement: les deux phases, rigoureusement solidaires en leur succession, d'un seul processus. La disparition de la transcendance. D'abord on avait cru exiler des loufoqueries pesantes, meurtrières (elles l'étaient, c'est certain, un ménage s'imposait), mais à la fin, ce qui s'échappe, ce dont on est spolié, c'est la grandeur humaine.

L'espérance humaine ne peut survivre à la négation de la transcendance. C'est là une affirmation considérable, je le sais. On a pensé, sans le moindre doute, pouvoir tenir l'engagement libertaire-athée-matérialiste-révolutionnaire tant qu'on s'est appuyé sur une forme dérivée de la transcendance: la perspective d'un «avenir radieux» pour l'humanité. Les «contradictions historiques» seraient un jour dépassées, dénouées; on n'a pas eu peur de les affronter, on n'a pas hésité à y précipiter des millions de vivants comme entre les mâchoires dialectiquement légitimées du broyeur «histoire». Le camp, le goulag est un appareil sacrificatoire élevé au dieu Futur.

De ce glissement de la transcendance, du religieux à l'anthropologique, Nietzsche, dans les fragments posthumes de 1887-88, propose une formulation assez nette:

«...la croyance à un *progrès vers l'idéal* est la seule forme dans laquelle se conçoit aujourd'hui une *espèce de but* dans

l'histoire de l'humanité. Somme toute: l'on a transféré l'avènement du «ROYAUME DE DIEU» dans l'avenir, sur la terre, dans l'humain, — mais au fond l'on a maintenu la croyance à l'*ancien* idéal...»

Nous ne quitterons pas Nietzsche tout de suite. Passez-moi de substantielles citations — je ne pourrais dire mieux. C'est toujours dans les fragments posthumes, un développement sur la «critique du nihilisme».

«Le nihilisme en tant qu'*état psychologique* devra survenir en *premier lieu* quand nous aurons cherché dans tout événement un sens qui ne s'y trouve pas: en sorte que celui qui cherche finira par perdre courage. Le nihilisme sera alors la conscience progressive du long *gaspillage* de force, le tourment du «En Vain», l'insécurité, le manque d'occasion de se remettre d'une quelconque manière, de pouvoir se tranquilliser sur quoi que ce soit — la honte de soi-même pour s'être livré à une trop longue *imposture*... Semblable *sens* pourrait avoir été: l'«accomplissement» d'un suprême canon moral dans tout événement: l'ordre moral universel; ou l'augmentation de l'amour et de l'harmonie entre les êtres; ou l'approche d'un état de néant universel — un but est toujours un sens. Ce qui est commun à toutes les représentations de ce genre c'est qu'un quelque chose doit être *atteint* par le processus même: — et voici que l'on comprend que le devenir n'aboutit à *rien*, n'atteint *rien*... Donc la déception quant à une prétendue *fin du devenir* est la cause du nihilisme.

(...)

«Au fond l'homme a perdu la foi dans sa propre valeur, dès qu'à travers lui n'agit plus une totalité d'une valeur infinie: ce qui revient à dire que c'est *pour pouvoir croire à sa propre valeur* qu'il a conçu une telle totalité.

(...)

«...il ne reste plus d'autre *échappatoire* que de condamner dans son ensemble ce monde du devenir comme illusoire et d'inventer un monde, au-delà de ce monde-ci, en tant que

monde *vrai*. Mais sitôt que l'homme vient à s'apercevoir que ce monde-là n'est construit que de besoins psychologiques et que rien absolument ne l'autorise à une telle construction, se produit la dernière forme du nihilisme, qui inclut *l'incroyance quant à un monde métaphysique*, — donc forme qui s'interdit la croyance à un monde *vrai*. À partir de ce point de vue, on concède la réalité du devenir en tant qu'*unique* réalité et l'on s'interdit tout chemin détourné menant à des arrières-mondes et à de fausses divinités — mais *l'on ne supporte point ce monde-ci, que l'on ne saurait vouloir nier pour autant...*»

Je ne peux résister au plaisir de donner, toujours des fragments posthumes, quelques lignes d'un passage sur «l'évolution ultérieure de l'humanité». Il est difficile de ne pas en apprécier la portée prophétique.

«...le progrès aura si bien atrophié en nous toute la partie spirituelle que tout ce qui a été élucubré par les socialistes restera en deça de la réalité positive. Pas de religion; pas de propriété; même plus de révolution. Ce n'est pas par des institutions politiques que se manifesterà la ruine universelle... Ai-je besoin de dire que le peu qui restera de la politique se débattrà péniblement dans les étrointes de l'animalité générale et que les gouvernants seront forcés, pour se maintenir et pour créer un fantôme d'ordre, de recourir à des moyens qui feraient frissonner notre humanité actuelle...

(...)

«Alors les prostituées même ne seront qu'impitoyable sagesse qui condamne tout, fors l'argent, tout, même les erreurs des sens! Alors tout ce que signifie pour nous la vertu sera considéré comme un immense ridicule — tout ce qui ne sera pas l'ardeur vers Plutus.»

Au moment où j'écris, je vois qu'on va bientôt se rendre compte que le fait de privilégier le désordre ne conduit qu'à la prolifération irresponsable des fantasmes et des désirs, puis à l'éprouvante désintégration de la vie psychique et spirituelle, une sorte de mongolisation assez peu prévisible, épouvantable. Rien de ré-

jouissant dans ces réactions de recul impuissant que sont le cynisme et la dureté de coeur. Mais ce n'est pas tout. L'extension (publicitaire) du nihilisme hédoniste à la masse, sa plus complète simplification en arrogances concurrentes et mesquines, en millions de petits "fuck you" discordants, ne peut mieux préparer le terrain à la remontée du «fascisme», d'un Ordre autoritaire-automatique. Parce que la valorisation de la force et du pouvoir, le charisme des «gangs», s'offrira en irrésistible soulagement à tant de psychismes épuisés, déboussolés par les égarements, les terreurs d'une liberté irresponsable. Les petits égos, naguère turbulents et vantards, voudront avec ferveur la sécurité de la caserne technocratique. 1984.

### **La lâcheté du grand nombre tient chacun en otage.**

Sur le point d'achever, je ne sais plus... Quelque chose de décisif à dire, quelque chose sur la décision. La nécessité d'un nouvel héroïsme, mais peut-être aussi l'éloge de Goldorak: gold, oracle, l'oracle de l'or.

Certainement pas être du côté de cette lâcheté... mais à quoi servirait le courage sans l'assurance d'un avènement. Et comment se soutiendrait-il sans la confiance?

Je ne crois pas que ces questions soient évitables. En tout cas, je ne peux pas m'y soustraire. La droiture, la générosité, la responsabilité, la loyauté — ce que Pierre Vadeboncoeur appelle la «dignité absolue» — non, je ne pourrais pas vivre autrement. Et même si je devais juger que ce ne sont là que des folies sublimes, je n'en démordrais pas, tant je suis bien fixé

sur ce que je ne veux pas: la détérioration fantasmagique-pulsionnelle, l'hébétude spirituelle.

Je ne cherche pas à convaincre. Je témoigne de l'expérience du mieux que je peux. Je suis un chercheur et je m'adresse à d'autres chercheurs. J'appelle la connivence, l'amitié des esprits, la résonance lucide et amoureuse.

Je ne suis pas parvenu à «faire s'évanouir dans mon esprit toute l'espérance humaine». Les résultats, longuement observés sur moi, de la dissolution nihiliste, les voici: la densification du noyau d'espérance humaine, l'abandon confiant, stimulé par l'audace liée aux premières réussites, à l'*impérissable*, à l'universel. En conséquence, l'engagement inconditionnel au service de l'universel. Le saut, le saut dans la transcendance. Mais ici je veux me faire bien comprendre: c'est au plus intime de moi-même que j'ai trouvé, que je trouve le vif surgissement du *transcender*, — son mouvement natif. Il m'a suffi de ne rien opposer à cette source endogène pour que le bienfait et la puissance s'en accroissent. Oui, même seul, et sans plus rien savoir du monde et de ses anthropes, de la menace, je connais la joie.

Je sais que celle que j'appelle la Grande Vivante, l'universelle Jouvence sourd à même mes tissus, ma psyché, mon souffle spirituel. Nous sommes indivis. Et elle est ce qui ne meurt pas, ce qui survit à toutes les morts, ce qui s'alimente à toutes les morts.

J'ignore toujours comment on va se sortir du Titanic Terre, ni même si on va s'en sortir. Je sais en tout cas cette chose: que je vais au-devant de tous

ceux, hommes femmes enfants, qui connaissent la même joie que moi. Que c'est la même en tous, et que nous nous reconnaissons, et nous allons ensemble au-devant de notre fraternité, d'une communauté arrachée au Cauchemar, délivrée. Alors il ne nous est pas difficile d'imaginer comment répondre résolument au défi de l'époque. Nous savons ce qu'il faut faire, que nous allons chercher à nous retrouver tous au plus vite à travers autant de semblables qu'il se peut. Parce que nous savons que nous sommes en train de former le noyau régénérateur de la communauté humaine.

Devenir un foyer attractif à travers la débâcle imminente, cela est possible. Cela commence aujourd'hui. Et nous en avons le courage.

